

la Russie, où le peuple des campagnes demeure si simple et si robuste, si attaché au sol et si laborieux.

L'Arabe au contraire ne veut rien cultiver. Il se contente des fruits sauvages du désert et du lait de ses chèvres : aussi la terre qu'il foule semble maudite, et la civilisation déserte les contrées soumises à son joug. L'Arabe est une nation sans cohésion et sans patrie, destinée à disparaître dans une honteuse misère.

A l'extrémité de l'Asie, il existe un peuple qui est du côté de l'Orient la nation de l'avenir. Écoutez à quoi M. Thiers attribue la prospérité de la Chine. " Les Mongols, dit-il, après avoir erré en nomades pendant des siècles dans le vaste désert de Cobie, se sont jetés sur la Chine en ont divisé le sol en mille parcelles qui, tour à tour inondées ou desséchées avec art, se sont couvertes de riz, ils ont cultivé le mûrier, surpassé tous les peuples dans l'art de tisser la soie, ont découvert une terre qui, au lieu de rougir comme notre argile en passant au feu, eu sort blanche et transparente, ont fait la porcelaine qu'ils ont ornée de mille dessins capricieux, ont travaillé les bois avec un art surprenant, ont appris le secret de les enduire de vernis inaltérables, ont construit des palais de laque, élevé des tours de porcelaine, et sont encore aujourd'hui les plus habiles ouvriers de l'univers. . . Quelle cause les a si complètement changés ? Une seule, l'établissement fixe sur la terre."

(Thiers : de la propriété, p. 126.)

L'histoire de la colonisation de l'Amérique constitue à son tour un beau panégyrique de l'agriculture. La colonie anglaise de la Nouvelle Angleterre, et la colonie française de la Nouvelle France, fondées presque en même temps, auraient dû se développer, semble-t-il, dans la même proportion. Cependant la colonie anglaise eut bientôt le double, le triple et le quadruple des habitants de la colonie française, malgré des prodiges de valeur, le Canada fut envahi et conquis par les Anglais. Je sais bien que la conquête doit être attribuée en partie à la négligence de la France, qui n'envoyait plus ni colons ni soldats, mais il faut, si je ne me trompe, l'attribuer aussi à ce que les colons français du Canada ne voulaient vivre que de chasse et de commerce, tandis que les colons anglais s'adonnaient tout d'abord à l'agriculture.

Voici comment le P. de Charlevoix établit le parallèle entre les deux peuples. " On ne voit point au Canada, dit-il, de personnes riches, et c'est bien dommage; car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre; sinon, on retranche sur la table pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements vont bien à nos colons. Tout est ici de belle taille, et l'on y voit le plus beau sang du monde dans les deux sexes; l'esprit enjoué, les manières douces et jolies sont communes à tous; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées.

" Il n'en est pas de même, dit-on, des Anglais nos voisins; et, qui ne connaîtrait les deux colonies que par la manière de vivre, d'agir et de parler des colons, ne balancerait pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il règne dans la Nouvelle-Angleterre et dans les autres provinces du continent soumises à l'empire britannique, une opulence dont il semble qu'on ne sait point profiter; et dans la Nouvelle-France une pauvreté cachée par un air d'aisance qui ne paraît point étudié. Le commerce et la culture des plantations fortifient la première; l'industrie des habitants soutient la seconde, et le goût de la nation y répand un agrément infini. Le colon anglais amasse du bien, et ne fait aucune dépense superflue. le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses héritiers, celui-ci laisse les siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui-même, de se tirer d'affaire comme ils

pourront. Les Anglais américains ne veulent point de guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre, ils ne ménagent point les sauvages, parce qu'ils ne croient pas en avoir besoin. La jeunesse française, par des raisons contraires, déteste la paix, et vit bien avec les naturels du pays, dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre et l'amitié en tout temps."

(Journal d'un voyage dans l'Amérique Septentrionale, Lettre III.)

Le P. de Charlevoix écrivait ces paroles environ trente ans avant la conquête par les Anglais et la capitulation de Québec. Depuis, les rôles ont changé. Les populations françaises du Canada, obligées de vivre en paix avec le vainqueur devenu un bienveillant protecteur, quittèrent le fusil pour la charrue; les Américains et les Anglais prirent pour eux le commerce.

Or voici ce qui arrive et vérifie encore une fois la loi de l'histoire. Les Anglais dominent sur le continent canadien; les Yankees ont épuisé leur race dans leurs comptoirs remplis d'or; la race canadienne française au contraire déborde des campagnes où on l'avait reléguée, elle reprend déjà les villes de la colonie, elle remplit les campagnes des États Unis que les Yankees ne peuvent repeupler. Telle est la loi de l'histoire : les peuples adonnés à l'agriculture ont pour eux la richesse, le nombre et la durée.

Ainsi, voyant l'agriculture reprendre au Canada chaque jour plus de faveur et d'extension, je me plais à présager pour le Canada un glorieux avenir. Malgré l'inclémence de l'hiver les rives du Saint-Laurent se couvrent chaque année de moissons de plus en plus rémunératrices. Un seul de nos riches comtés produit aujourd'hui probablement autant de grains que les sauvages en récoltaient jadis sur toute l'étendue de l'Amérique septentrionale. Le plat de *sagamité* des Algonquins et des Iroquois, une sorte de bouillie épaisse et nauséabonde, a été remplacé par du beau pain blanc que produit la même terre :

" *Tellus Chaoniam pingui glandem mutavit arista;* " et, comme au temps de l'âge d'or succédant à la période primitive, on peut mêler à l'eau claire des fleuves, que les indigènes buvirent dans le creux de leurs mains, des liquides plus généreux qui étincellent dans les coupes ciselées :

" *Poculaque inventis achelchia miscuit uvis.*"

(Virg. Géorg. Lib. I, 8.)

Le même sol qui nous donne ces trésors les refusait aux sauvages, parce que les sauvages ne voulaient pas labourer le sol : " *Fundit humo facilem victum justissima tellus.*"

(Ibid. Lib. II, 460.)

Lorsque les terres seront mieux cultivées, sur le même espace que l'on ensemence aujourd'hui, on produira une récolte triple. Alors la famille plus à l'aise nourrira facilement un plus grand nombre de travailleurs. Rien ne se perdra plus ni du bois, ni des pâturages, ni de la terre qu'on peut occuper. Les terrains, jusqu'ici restés incultes, seront à leur tour envahis. De toutes parts on amènera à la ville les produits de la campagne. Les farines, les chevaux, le bétail, mille autres productions du pays déborderont à l'étranger. Le fleuve St.-Laurent se couvrira de vaisseaux qui nous apporteront l'or et l'argent des autres peuples et n'emporteront que notre superflu.

Ce sera le temps de créer avec des capitaux canadiens dont les bénéfices resteront au pays, de grandes industries manufacturières et minières, de grandes institutions artistiques et de haute éducation, de grandes exploitations de navigation et de chemins de fer, toutes choses pour lesquelles il a fallu jusqu'ici payer tribut à l'étranger. Alors au-dessus de cette population de travailleurs et d'industriels toujours plus nombreuse et plus prospère, il surgira facilement une belle aristocratie : aristocratie de la fortune, aristocratie des noms illustres, aristocratie de la culture intellectuelle.

Ce sera la prospérité d'un peuple florissant, ce sera l'honneur d'une noble nation, commandant le respect, et portant au front la double auréole de la vertu et du génie.